

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PRIME D'ABONNEMENT :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. — Un an, 50 francs.
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs.
La France et l'étranger, les frais de poste en sus.

LE PRIX DES ABONNEMENTS EST PAYABLE D'AVANCE. — TOUT ABONNEMENT CONTINUE JUSQU'À RÉCEPTION D'UN S. CONTRAIRE.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

47, RUE NEUVE, 47
Directeur-Gérant : **ALFRED REBOUX**
Bureau à Tourcoing, RUE DES POUTRAINES, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES :

RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.
Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^{ie}, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.
Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX, LE 27 NOVEMBRE 1885

Le ministère et le Tonkin

Au moment même où l'on assurait que le ministère ne sombrerait pas avant le mois de janvier 1886, le voilà précisément exposé aux plus grands périls. La faute en est à cette question du Tonkin, fort imprudemment posée.

Les gauches, qui ont appris à leurs dépens que les électeurs ne veulent ni du Tonkin ni des Tonkinois, et qui craignent de nouveaux désastres électoraux s'ils s'entêtent dans les aventures coloniales, veulent en finir avec les entreprises de Ferry. De leur côté, les Conservateurs qui ont promis de mettre un terme au gaspillage des millions et aux envois des malheureux soldats voués aux épidémies, proposent de ne pas pousser plus loin une conquête dont on ne peut attendre aucun profit et dont nous avons tout à redouter.

Les uns et les autres se sont mis d'accord, dans les bureaux de la Chambre, pour décider l'évacuation du Tonkin dans le plus bref délai possible. A cette mise en demeure, M. Brisson a répondu : Jamais ! et M. Allain-Targé a répété le mot de son chef de file.

Voilà le Gouvernement en conflit avec la commission, c'est-à-dire avec la Chambre, et l'un des rares ministériels qui errent dans les couloirs du Palais-Bourbon, disait à un de ses collègues, qui l'interrogeait sur la durée du ministère : « Il durera tout juste autant que les travaux de la commission. »

Or, celle-ci se propose d'aller très vite et de mettre, dans peu de jours, la Chambre en mesure de résoudre cette grosse question du Tonkin. Cela revient à dire que si le cabinet n'est point encore mort, il râle.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

On dit que l'histoire ne se répète pas. Est-ce bien sûr ?

Quand nous lisons l'histoire de la première République en France, il nous semble bien souvent avoir sous les yeux le tableau des faits qui se passent actuellement parmi nous.

Les réunions plénières de ces jours derniers, dans la salle du Grand-Orient, n'étaient-elles pas une simple contrepartie des réunions de la salle des Jacobins ou des Cordeliers ?

Les comités de vigilance que les communistes du journal la *Bataille* occupent d'établir à Paris, afin de grouper « des hommes énergiques et résolus, décidés à descendre dans la rue, et à établir la vraie République » par tous les moyens, même par les armes ! ces comités révolutionnaires ne vous rappellent-ils pas exactement les clubs des patriotes et des sans-culottes de 1793 ?

Et ce ministre Brisson, incapable soit d'avancer, soit de reculer, patissant dans l'anarchie comme un essaim de mouches dans la miel, recevant des injonctions des réunions soi-disant plénières, en attendant les ordres de la Commune de Paris reconstituée, n'offrent-ils pas la parfaite image des derniers ministères qui ont précédé la Terreur ?

Tout cela, c'est la plate et servile reproduction de ce que nos aïeux ont vu, avec la passion, l'énergie et la grandeur en moins.

NOUVELLES DU JOUR

Mort du maréchal Serrano
Madrid, 26 novembre, 10 h. 30. — Le maréchal Serrano, duc de la Torre, est mort ce matin à 4 heures 45.

Né à San Fernando en 1840, Francisco Serrano est devenu cadet dans la carrière militaire. A l'âge de trente ans, il était déjà général de division grâce à l'affection qu'il a inspirée à la régente Marie-Christine après la mort du roi Ferdinand VII.

En 1845, Serrano entra pour la première fois au cabinet comme ministre de la guerre, mais, à la suite de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit de la reine Isabelle, il fut bientôt écarté du pouvoir, et, en 1854, exilé du territoire espagnol.

Après la révolution du mois de juillet 1854, il entra en Espagne, participa au coup d'Etat d'O'Donnell, remplit pendant quelque temps les fonctions d'ambassadeur à Paris, et fut nommé ensuite capitaine-général de Cuba. Une récompense de services rendus à ce poste, il reçut en 1862 le titre de duc de la Torre.

Revenu en Espagne, Serrano fut nommé, en 1865, maréchal et capitaine-général à Madrid, et, après la mort d'O'Donnell, il devint le chef nominal de l'Union libérale.

Après la révolution de 1868, qui renversa la reine Isabelle, le maréchal Serrano prit la présidence du conseil et devint ensuite chef du gouvernement provisoire.

Au mois de janvier 1871, il déposa le pouvoir entre les mains du roi Amédée et devint président du premier ministère de la nouvelle monarchie, mais résigna ses fonctions quelques mois après.

En 1872, il prit encore une fois la présidence du conseil, mais son cabinet fut de courte durée.

Après la proclamation de la République, au mois de février 1873, Serrano quitta l'Espagne et y retourna qu'après le coup d'Etat du général Pavia. Proclamé dictateur, il conserva le pouvoir jusqu'au mois de décembre 1874, quand il fut renversé par un pronunciamiento, à la suite duquel M. Canovas s'empara du pouvoir au nom du roi Alphonse XII.

Après une absence de quelques mois, qu'il passa en France, Serrano alla, au mois de mai 1885, offrir ses hommages et ses services au roi Alphonse et devint, en 1877, membre du nouveau Sénat espagnol.

En 1882, il rédigea le programme du nouveau parti de la gauche dynastique, dont il devint dès lors le chef.

Au mois de novembre 1883, le maréchal Serrano fut nommé ambassadeur de Paris, mais il ne resta pas longtemps à ce poste et, rentré en Espagne, se tint jusqu'à sa mort à l'écart des affaires publiques.

Les événements d'Orient

Belgrade, 26 novembre, 7 h. 30. — Le roi Milan après avoir signifié à tous les commandants de corps d'armée serbes l'ordre de cesser les hostilités, est rentré à Belgrade, où la reine Nathalie est tombée malade à la suite des émotions et des fatigues de ces derniers jours.

Belgrade, 26 novembre. — Il n'y a plus de soldats serbes sur le territoire bulgare. On n'a aucune nouvelle du corps d'armée du général Lechanine qui opérait devant Widin, mais on suppose que, pour ne pas être coupé dans sa ligne de retraite, il a dû également rentrer en Serbie.

D'après une estimation fantaisiste qu'on fait ici, les Bulgares avaient réuni 70,000 hommes à Silivritza, tandis que les Serbes n'étaient que 50,000.

Ordre a été donné de ne plus expédier les troupes du second ban à la frontière.

Sofia, 26 novembre. — Le bruit s'étant répandu que les Serbes demandaient la paix, les soldats et la foule ont poussé ce matin les cris répétés de : Pas de paix ! guerre à l'ennemi ! en avant ! sur le passage du ministre des affaires étrangères qui se rendait au quartier général.

Mort de M. Hendricks
vice-président des Etats-Unis
New-York, 25 novembre. — M. Hendricks, vice-président de la République des Etats-Unis, est mort subitement aujourd'hui, à Indianapolis.

LA MORT DU ROI D'ESPAGNE

Les derniers moments
Le Roi avait depuis quelques temps une santé qui exigeait beaucoup de soins, et il n'en prenait pas suffisamment. Il allait, venait, se promenait comme d'habitude, quarante huit heures avant sa mort !

C'est le 23, au retour d'une promenade faite dans le parc, qu'il éprouva un refroidissement suivi d'un premier accès de dyspnée. Il ne pouvait plus respirer. Néanmoins, l'attaque, peu grave, passa rapidement ; quand, vers onze heures du soir, une nouvelle attaque mit sérieusement sa vie en danger.

Cinq médecins furent immédiatement appelés au Pardo, où l'effroi régnait. Ils eurent une consultation en présence des ministres. Après avoir ausculté le Roi, deux médecins déclarèrent que le Roi ne souffrait d'aucune lésion organique.

Le Roi parut inquiet de voir tant de médecins entourer son lit, et la présence des ministres réunis au Pardo l'étonna au point qu'il demanda à plusieurs reprises :

— Mon état devient donc bien grave ?

Le chambellan de service le rassura de son mieux. Mais il avait perdu confiance et demanda à voir la famille royale.

La Reine, la Reine-Mère, les princesses, le duc et la duchesse de Montpensier et leurs enfants accoururent et lui prodiguèrent de nombreuses consultations.

Il les embrassa tour à tour tendrement.

Il put prendre un peu de nourriture et passa une nuit relativement calme. Mais la crainte de voir une nouvelle attaque l'emporter tint tout le monde éveillés, et l'anxiété était profonde au Pardo, comme à Madrid, où chacun suivait avec angoisse les progrès de la maladie.

L'agonie
A quatre heures du matin, le 24, une nouvelle attaque vint frapper le Roi ; il pouvait à peine respirer, chaque jour perdait un peu de sa force, et le soir, il ne pouvait plus se lever. Lui seul paraissait garder un peu de calme.

— Est-ce que cela s'aggrave ? demanda-t-il à trois reprises différentes.

Et comme personne n'osait lui inspirer une confiance qui était loin de tous les cœurs.

— Quel conflit ! mon Dieu, quel conflit ! dit-il à lui-même.

Sa pensée errait. Entrevoit-il les complications que sa mort allait faire naître ? C'est probable.

A sept heures, une nouvelle attaque de dyspnée vint décider de son sort, à partir de ce moment, il entra en agonie ; ses mains étaient glacées et des sueurs abondantes couvraient son corps.

La Reine, le cardinal Benardès et le duc de Sesto se trouvaient dans sa chambre.

A sept heures et demie, le Roi eut un semblant de mie et fit appeler auprès de son lit les deux petites princesses, s'est deux filles chéries, qu'il embrassa longuement.

A huit heures, le Roi reçut les Saints-Sacrements des mains du cardinal Benardès, en présence de la famille royale et de membres du gouvernement.

Il s'est éteint lentement, sans souffrances, à 9 heures, dans les bras de la Reine.

La famille royale est accablée sous le poids de cet horrible malheur.

Le lit de mort sur lequel repose le Roi est recouvert d'un grand drap noir qui disparaît sous les fleurs que la Reine a elle-même voulu arranger. Un mouchoir de batiste couvre la figure, qui a repris toute sa sérénité. Les traits ne paraissent pas altérés.

La Reine est restée à 6 heures du matin à midi, agenouillée au pied du lit, et, malgré les plus pressantes sollicitations, personne n'a pu la décider à quitter la chambre mortuaire. La Reine Isabelle n'a pas laissé seule un instant et a partagé avec la Reine Christine les soins pieux rendus au mort.

Tout le personnel du palais, groupé dans les deux salons d'attente, sanglote et prie à haute voix.

Les deux petites filles du Roi prient depuis ce matin dans la chapelle du palais, qui est pleine de monde.

Le corps sera embaumé demain et transporté vendredi à l'Escorial. La famille royale restera au Pardo jusqu'à après-demain et retournera ensuite à Madrid.

Aujourd'hui, des prières publiques ont été dites dans toutes les églises, pour le repos de l'âme du Roi. Le glas funèbre résonne de toute part, et un drap noir cravaté de noir flotte au-dessus des édifices.

Translation du corps

Madrid, 26 novembre, 1 h. — Le corps du Roi a été transporté au Pardo.

La Reine, après avoir lavé le corps et fermé les yeux de Roi, a aidé à replacer le corps sur le lit.

A l'approche de la nuit, on s'est efforcé de faire quitter à la reine la chambre mortuaire. La duchesse de Montpensier, a déposé un scapulaire. L'embaumement a été pratiqué ce matin.

Le Roi a été revêtu de son uniforme de maréchal.

Une garde d'honneur de hallebardiers a été placée.

Le cardinal Benardès a célébré la messe devant la famille royale. Le cadavre restera au Pardo jusqu'à vendredi matin, neuf heures, après quoi il sera transporté au palais de Madrid.

Le cortège entrera à Madrid dans l'ordre suivant :

Une colonne d'honneur, des valets de main, des hérauts d'armes, les chevaux de selle montés habituellement par le Roi, les écuyers, l'étendard royal, le clergé, les gentilshommes de la Chambre, le carrosse sur lequel reposait le corps traîné par huit chevaux caparaonnés et recouverts de draperies noires.

L'évêque de Madrid prendra place immédiatement après le char funèbre, avec les hauts dignitaires de l'Etat.

Le cortège sera formé par une escorte royale formée de détachements de cavalerie.

Le cercueil sera placé dans le grand salon des ambassadeurs, transformé en chapelle ardente. Il sera exposé pendant trois jours, jusqu'à l'enterrement, qui aura lieu à l'Escorial, lundi prochain.

Les théâtres de Madrid suspendront les représentations pendant cinq jours.

La Gazette officielle annonce que la Cour portera le deuil pendant un an.

La démission du Cabinet

Madrid, 26 novembre, 2 h. matin. — M. Canovas est allé hier soir au Pardo porter à la reine la démission du cabinet qui a été acceptée.

Le nouveau ministère serait ainsi composé : Présidence, M. Sagasta ; intérieur, M. Gonzalez ; finances, M. Camacho ; travaux publics, Gamazo ; colonies, Moret ; affaires étrangères, Martoz ; justice, Montero Rios ; guerre, le maréchal Jovellari ; marine, M. Beranger ; préfet de Madrid, M. Xiquena.

Le duc de Tetuan est nommé premier chambellan du palais en remplacement du duc de Sesto. M. Camacho, que certaines hésitations empêchaient de faire partie du cabinet, vient d'accepter définitivement. On considère le ministère Sagasta comme formé.

Le soin du nouveau ministère sera d'éviter un soulèvement des carlistes.

M. Castelar et ses amis opportunistes garderont une attitude expectante ; ils se proposent de soutenir qu'une régence pendant dix ans est impossible et qu'une république unitaire peut seule sauver l'Espagne.

Les Cortes se réuniront immédiatement, pour proclamer la reine Marcellès I^{re} et recevoir le serment de la Reine-Régente.

La péninsule sera mise en état de siège, pour prévenir un soulèvement des carlistes et des républicains.

Les carlistes

Un rédacteur du *Figaro* a causé hier avec plusieurs notabilités carlistes.

Pour le moment, on ne s'occupe que de l'organisation du parti et d'un mouvement prochain n'est pas à craindre.

Le *Figaro* dément que don Carlos ait quitté Venise.

Les républicains

Ils n'avaient pas hier, dit notre confrère, la moindre consigne, et ils ne savaient même pas si M. Ruiz Zorrilla avait quitté Londres.

Les quelques chefs militaires républicains exilés à Paris, ainsi que les trente ou quatre qui sont à Rennes, ont demandé hier de tous côtés des instructions à leurs chefs. Ils sont tous dans l'attente d'une décision.

La dynamite à Madrid

Madrid, 26 novembre. — Un fort pétard a fait explosion hier devant le café Oriental, situé près de la Puerta del Sol.

Quatre personnes, dont deux militaires, ont été blessées.

Quatorze arrestations ont été opérées, notamment celle de l'auteur de l'explosion.

A l'étranger

Le président de la République, dès qu'il a été informé de la mort du roi Alphonse, a envoyé l'un de ses officiers d'ordonnance à l'ambassade d'Espagne et adressé un télégramme de condoléances à S. M. la reine Christine.

M. Grévy a aussi télégraphié à la reine Isabelle. M. de Laborde a été reçu hier par M. des Michels, son prédécesseur, vint partir incessamment pour Madrid.

M. des Michels présentera ses lettres de rappel et M. de Laborde sera aussitôt après, accrédité près le gouvernement espagnol.

La présence du représentant de la France est indispensable au moment où, par suite de la mort d'Alphonse XII, l'Espagne peut, d'un jour à l'autre devenir le théâtre de graves événements.

M. de Laborde a été reçu hier par M. le Président de la République et par M. de Freycinet.

De tous les gouvernements et de toutes les cours étrangères arrivent des télégrammes de condoléances. Ceux de M. Grévy et de Léon XIII ont été les premiers.

Abonnement et annonces

C'est le comte de Flandre qui représentera la famille royale de Belgique aux funérailles d'Alphonse XII.

A Vienne, la nouvelle de la mort du roi d'Espagne est arrivée mercredi soir fort tard. Leurs Majestés l'apprirent au Burg Théâtre, qu'ils quittèrent immédiatement.

L'archiduchesse Elisabeth, mère de la reine Christine, reçut seulement à onze heures et demie la dépêche de sa fille lui annonçant la fatale nouvelle. Elle s'évanouit après l'avoir lue.

Son fils, l'archiduc Eugène, est parti pour Madrid où il va représenter la famille impériale aux funérailles.

Le palais de l'archiduc Albert, où réside la mère de la reine Christine, est assiégé par les visiteurs.

Alphonse XIII a laissé à Vienne, où il a passé six ans, à l'Académie militaire Thérésienne, de nombreux et excellents souvenirs.

Le frère de Don Carlos, Don Alphonse de Bourbon, a quitté Graz. On dit qu'il est parti pour Venise.

Berlin, 26 novembre. — La cour d'Allemagne prendra le deuil pendant trois semaines.

Le prince impérial a fait hier soir une visite à l'ambassadeur d'Espagne.

L'empereur a fait présenter ses compliments de condoléances par son aide de camp général, M. Lehndorff.

Rome, 26 novembre 1 h. matin. — Le comte Robilant a adressé, aussitôt après avoir appris la mort du roi Alphonse, une lettre de condoléances au chargé d'affaires d'Espagne près du Quirinal.

Le pape et l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège feront célébrer chacun un service funèbre.

Le comte Robilant est allé hier soir présenter à la légation d'Espagne les condoléances du gouvernement.

Le roi Humbert enverra aux funérailles ses deux aides-de-camp, le général Garavaglia et le capitaine de vaisseau Lavia.

L'empereur a fait présenter ses compliments de condoléances à l'ambassadeur d'Espagne, par l'intervalle du duc de Salaparuta et du sous-secrétaire d'Etat.

Léon XIII recevant aujourd'hui les pèlerins et l'évêque de Vique, a exprimé la douleur que lui fait éprouver la mort du roi.

Tous les journaux libéraux et cléricaux publient des articles sympathiques à l'Espagne.

Rome, 26 novembre, 1 h. m. — La cour d'Italie prendra le deuil pendant trente jours, à l'occasion de la mort d'Alphonse XII.

La Tribuna annonce que l'ambassadeur et le ministre d'Espagne à Rome, ont envoyé leur démission par télégraphe.

Londres, 26 novembre. — On annonce que la reine Victoria a été la première à informer l'ambassadeur espagnol à Londres de la mort de son souverain ; elle l'a fait en adressant un télégramme très sympathique à la reine Christine.

Londres, 27 novembre. — Le prince et la princesse de Galles ont adressé hier des télégrammes de condoléances au ministre d'Espagne à Londres à l'occasion de la mort du roi Alphonse.

LES MASSACRES EN ANNAM

Des lettres de Saigon, sous la date du 17 octobre, viennent malheureusement de confirmer la dépêche adressée le même jour de cette ville au Père Fernot, directeur du séminaire des Missions-Etrangères, dépêche au sujet de laquelle, on s'en souvient, certains journaux républicains osèrent attaquer indigne et ostentatoire les Pères des Missions-Etrangères.

Ces lettres lèvent également tous les doutes sur la mort du Père Iribarne, que, faute de renseignements suffisants, on s'était fait un devoir de ne pas publier jusqu'à ce jour. Ce généreux missionnaire a été massacré le 19 août, dans la province de Phû-yen.

Voici le texte même de la lettre confirmant le télégramme reçu à Paris le 17 octobre.

Saigon, le 17 octobre 1885.

Nous venons d'apprendre la nouvelle certaine du massacre du Père Châtelet et de trois prêtres indigènes, le 25 août dernier.

D'un autre côté, les lettres de Hué annoncent :

Sept mille chrétiens et huit prêtres indigènes ont été massacrés entre Hué et Dong-Son, dans la province de Quang-Tri.

Les Pères Dangelzer, Girard et Cloest ont été débloqués par une colonne de soldats français, après avoir soutenu un siège rigoureux. Réfugiés avec trois mille chrétiens dans une enceinte de deux cents mètres de côté, ils ont résisté pendant trois semaines à toutes les attaques de milliers de rebelles bien armés.

Une expédition organisée par les chrétiens de Qui-Nhon et soutenue par la présence du père Auger a tenté un heureux coup de main au Phu-yen, où un millier de chrétiens se défendaient courageusement, depuis deux mois, sur le plateau de Tra-ké. La petite colonne chrétienne a pu délivrer ses frères et, après dix jours, les ramener à Qui-Nhon, avec six canons pris sur l'ennemi. Beaucoup d'entre eux sont mutilés par des coups de lance ou des coups de sabre.

Où donc s'arrêteront ces massacres lamentables ! Car l'andane des lettres, encouragées par le succès, fait redouter l'anéantissement complet de la mission de Hué, comme de celle de Binh-Dinh, et peut-être aussi du Tong-King !

On lira avec un douloureux intérêt les lettres suivantes :

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La séance publique annuelle de l'Académie française a eu lieu jeudi sous la présidence de M. Maxime Du Camp, directeur.

M. Camille Doucet a ouvert la séance par la lecture de son rapport sur les concours de l'année 1885. L'honorable secrétaire perpétuel s'est acquitté de cette tâche avec une dignité et une fermeté qui ont été remarquées.

La lecture a été donnée ensuite par MM. François Coppée et Sully-Prudhomme de fragments de deux pièces de vers qui, sur les deux cent quarante-sept manuscrits présentés à l'Académie, ont remporté chacune un prix de poésie, dont le sujet était *Sursurus corda*. L'auteur de l'un de ces morceaux est Mlle Jeanne Loiseau, la seconde pièce est signée de M. le vicomte de Borelli, capitaine de la Légion étrangère, dont l'envoi était daté de Hong-Kong et qui fut un des glorieux assiégés de Thuyen-Quan.

Voici un passage du rapport de M. Camille Doucet ; il y est question d'une personne du Pas-de-Calais qui a obtenu un prix Camille Favre pour piété filiale :

Adèle Beruzet, demeurant à Fionnien, dans le département du Pas-de-Calais, est mariée en 1855 à un ouvrier carrier ; depuis cette époque, elle s'est consacrée à sa belle-mère infirme, âgée aujourd'hui de cent trois ans ; jour et nuit elle est attentive et debout près de cette centenaire souvent difficile à contenir ; un de ses beaux-frères est dévoré par une plaie cancéreuse ; c'est elle qui le panse et qui, à force de soins parvient souvent à calmer d'intolérables souffrances ; une de ses sœurs restée veuve avec trois enfants se désolait de la misère qui la menaçait, Adèle Beruzet accourut et se chargea des trois orphelins. Dans son village on l'admire, on la vénère, et l'Académie s'associe à ces témoignages de respect justifiés par tant de vertu.

M. Camille Doucet a terminé ainsi son rapport.

Notre vieux dicton n'a point menti :

« Pauvreté n'est pas vice ; il suffit de parcourir les dossiers qu'on nous adresse pour s'en convaincre. Toutes les personnes que l'Académie a récompensées végètent dans la gêne, sinon dans la misère. Est-ce à dire, pour cela, que la vertu est la compagne naturelle de l'indigence et que la philanthropie du dix-huitième siècle avait raison de prétendre que, si elle se plaît sous le chaume, elle fuit les lambris dorés ? Non pas ; nous sommes limités par la volonté des

LES MASSACRES EN ANNAM

Notre bien dévoué en N.-S.

+ M.-A. LOUIS,
écrivain de Cananah.

LES MASSACRES EN ANNAM

(1) Le télégramme de Mgr Caspar n'a pas pu, indépendamment de sa volonté, être expédié le 9 octobre de Hué et a dû être envoyé de Saigon le 17 du même mois.